

Introduction

SIMONETTA VALENTI

Le Liban est un pays complexe, dont la littérature reflète à l'heure présente les apories, les contradictions et les blessures d'une histoire souvent traumatique, qui a marqué le tissu social en profondeur.

Les écrivain.e.s et artistes libanais.e.s contemporain.e.s se sont souvent faits l'écho de tels traumatismes et de leurs conséquences, permettant ainsi la reconstitution d'une mémoire collective qui, le plus souvent, tend à déconstruire la narration officielle, ainsi que l'affirme Élias Khoury¹. Or, Charif Majdalani est l'un d'eux et, grâce à son œuvre, représente une figure majeure du panorama littéraire libanais contemporain. C'est pourquoi, au sein du colloque *Fragments et reconstructions littéraires du Liban. Mémoires, représentations, identités*, qui s'était tenu à l'Université de Parme en septembre 2023, on a consacré à cet auteur une place de choix, couronnée par sa participation.

Les recherches des spécialistes ont en effet permis de mettre en évidence, à côté de la manière stylistique absolument singulière de l'écrivain, que l'on peut à bon titre qualifier de "style arabesque" par sa richesse surabondante et sa phrase sinuose, la manière dont l'auteur aborde l'histoire, dans un mélange, savant et délicieux à la fois, de mémoire et imagination (Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, *Légendes et incertitudes dans Le Seigneur de Marsad de Charif Majdalani : Histoire et imaginaire*).

À cet égard, Mayssam Yaghi El Zein met en relief la place considérable que revêt l'héritage dans la narration majdalanienne, ainsi que l'atteste non seulement la dimension mémorielle, mais aussi l'élément territorial, assignant dès lors aux romans de Majdalani la fonction de témoigner des transformations profondes s'étant produites au fil des décennies au sein de la société libanaise.

En cela, l'œuvre de Majdalani semble se configurer, suivant Michele Morselli, comme le dernier chaînon d'une tradition narrative qui, inaugurée par Amin Maalouf et approfondie par Wajdi Mouawad, assigne au narrateur un statut hybride et ambigu, souvent suspendu entre fiction et auto-fiction.

¹ Cf. Khoury E., *Préface*, dans AA.VV., *Le Liban. 18 communautés et bien davantage...*, Paris, VLB éditions, 2021, p. 6.

L'urgence de recouvrer l'histoire familiale, ainsi que l'histoire nationale s'avère également présente chez Sabyl Ghoussooub qui, dans *Beyrouth-sur-Seine*, adopte la forme du roman testimonial pour tenter la reconstruction d'un passé que l'auteur, ainsi que le narrateur à la première personne, ne maîtrise pourtant pas. Et, à l'instar de Majdalani dans *Beyrouth 2020*, Sabyl Ghoussooub parvient à recouvrer certains épisodes cruels de l'histoire libanaise récente, afin d'en appeler à la construction d'un avenir collectif unitaire, comme le montre Annie Urbanik-Rizk dans sa contribution (*Écrire l'histoire libanaise entre témoignage et fiction : les exemples contrastés de Charif Majdalani et Sabyl Ghoussooub*).

Émilie Chammas Fiani se penche à son tour sur *Beyrouth-sur-Seine*, montrant que le narrateur, véritable alter ego de l'auteur, se trouve tiraillé entre deux pays et deux cultures, car si la France s'avère le pays d'accueil, le Liban, avec toutes ses problématiques, demeure pour autant indiscutablement inscrit dans son expérience.

Chez Georgia Makhlof, on retrouve encore une fois une volonté délibérée de récupération d'une mémoire douloureuse. D'une œuvre à l'autre, l'écrivaine libanaise nous conduit à travers son parcours intérieur, exprimant – ainsi que l'illustre Anna Soncini Fratta –, par le biais d'une écriture souvent elliptique, les fragments d'une histoire personnelle incessamment liée à l'histoire du Liban.

Une autre voix féminine fait résonner des accents d'amertume, de doute et de douleur à propos de la guerre : c'est celle de Nadia Tuéni qui, dans le recueil *Juin et les Mécréantes*, entame un dialogue entre le "Je" poétique et quatre figures féminines, représentant les principales traditions religieuses du Liban et du Moyen-Orient en général, dans l'effort de fonder ontologiquement, par le biais du langage poétique, la voie d'une pacification possible (Sacha Auffret, *Nadia Tuéni et ses "quatre appartenances" : fragmentation de la mémoire et apaisement du souvenir pluriel dans Juin et les Mécréantes*).

Dans son article, Marilyn Matar aborde également la question de la mémoire traumatisante, à travers l'analyse de textes littéraires et cinématographiques contemporains, montrant dans quelle mesure écrivains et réalisateurs – tels Charif Majdalani dans *Beyrouth 2020* et Rana Eid dans *Panoptic* – exploitent entre autres les ressources sonores de leurs respectifs codes artistiques pour exprimer le cri d'un pays déchiré par la guerre et la violence, dont l'explosion du port de Beyrouth en août 2020 ne serait que la triste apothéose. Face à la destruction et au non-sens, ces artistes ne cessent pour autant de réaffirmer leur volonté de « prendre la parole », certes pour témoigner du désastre, mais aussi pour indiquer l'urgence de la reconstruction.

Virulente et irrévérencieuse, Hyam Yared se fait, elle aussi, le porte-voix du besoin incontestable de rachat des femmes, dans son roman *Nos longues années en tant que filles* (2020). L'auteure y explore les relations des protagonistes, mettant en lumière, pour les déconstruire, les préjugés sexistes qui caractérisent encore de nos jours la société patriarcale libanaise, au sein de laquelle *aprioris* et ostracisme

rendent parfois ardue la vie des jeunes, provoquant leur rébellion (Yves Chemla, *Nos Longues années en tant que filles*, de *Hyam Yared, ou comment déniaiser l'histoire*).

Analysant les œuvres de Zeina Abirached, Marine Meunier signale la manière dont, dans l'album *Le Jeu des hirondelles*, la bédéiste travaille à reconstruire la mémoire de la guerre et de ses conséquences sur l'enfant qu'elle était, illustrant ensuite comment, dans *Le Piano oriental*, la dessinatrice libanaise entame une réflexion approfondie quant à l'usage du français et de l'arabe, deux langues qui tout en lui appartenant, symbolisent deux univers culturels différents et souvent antagonistes dans la perception de l'artiste.

Giorgia Lo Nigro revient aussi sur l'œuvre d'Abirached, qu'elle étudie en parallèle avec *Histoire de la Grande Maison* de Charif Majdalani, exposant comment chez ces deux auteur.e.s l'exil se configure comme la seule issue consentie aux personnages et – plus généralement – au peuple libanais, une destinée qui semble inscrite à tout jamais dans son histoire, tant elle revient de manière cyclique.

Vient clôre le présent numéro d'*Interfrancophonies* la belle interview donnée par Georgia Makhlof à Beatriz Cristina Mangada Cañas, dans laquelle l'écrivaine libanaise évoque son parcours d'écriture, retraçant l'importance que les ateliers d'écriture ont eu dans son activité auctoriale. Si l'expérience de la guerre civile et de l'exil ont évidemment marqué sa sensibilité, ainsi que son style, l'auteure libanaise montre combien le travail de l'écriture a pu libérer chez elle des énergies et des intérêts insoupçonnés, que son activité journalistique a d'ailleurs contribués à éveiller.

La parabole décrite par les diverses contributions critiques présentées dans le numéros d'*Interfrancophonies* 2025 « trace, ainsi qu'on peut le constater, un panorama ample et circonstancié de la littérature libanaises contemporaine, caractérisée par une vivacité considérable, dictée par l'exigence de réfléchir aux traumatismes de son histoire – la guerre civile et ses conséquences, l'exil et la perte, la mémoire clanique et ses mécanismes, le silence des pères et les sentiments de rébellion de la jeunesse, l'explosion du port de Beyrouth en 2020 et la dévastation qui en est dérivée, l'urgence de la reconstruction, etc. –, afin d'éviter qu'ils se répètent, jetant ainsi les bases d'un avenir possible que seule une prise de conscience collective peut susciter. C'est à une telle prise de conscience que les auteurs et les artistes libanais contemporains ne cessent de travailler, se faisant les porte-parole des questionnements et des revendications les plus authentiques de leur peuple, que nous sommes honorés de faire résonner dans ces pages.

SIMONETTA VALENTI
(Université de Parme)